

Jardins interdits

**Catalogage avant publication de
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
et Bibliothèque et Archives Canada**

Duff, Micheline, 1943- , auteure

Jardins interdits / Micheline Duff

Édition originale : Chicoutimi, Québec : Éditions JCL, 2005

ISBN 978-2-89783-197-4

I. Titre.

PS8557.U283J37 2018 C843'.6 C2018-941295-X

PS9557.U283J37 2018

© 2005 Les éditions JCL

© 2018 Les Éditeurs réunis

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

Distribution nationale

PROLOGUE

prologue.ca



Suivez Les Éditeurs réunis sur Facebook.

Imprimé au Québec (Canada)

Dépôt légal : 2018

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Micheline Duff

Jardins interdits


P^{FORMAT}
POCHE

À tous les marginaux du monde.

*C'est avec calme et résignation que,
plaçant ma confiance, ô Seigneur,
dans ta bonté immuable, je veux me soumettre à toutes
les éventualités du destin.*

Ludwig van Beethoven

*Je t'aimerai tant, que tu auras des réserves d'amour
pour le reste de tes jours!*

Une femme ordinaire

*Les personnages de ce roman sont fictifs
et issus de l'imagination de l'auteur.*

Elle aurait dû refuser. Si quelqu'un ouvrait et la surprenait en train de glisser son petit colis dans l'ouverture de la porte destinée au courrier, elle n'aurait pas le temps de dévaler l'escalier en spirale et de s'enfuir avant qu'on la reconnaisse. Et c'est elle qui passerait pour la voleuse ! Cette fois, sa copine avait exagéré en lui demandant ce service. Mais Maryse ne savait pas dire non, et la fascination exercée par l'amie lui conférait tous les pouvoirs.

Danielle, c'était la plus jolie fille de la rue Berri, la plus riche et la plus populaire. Et peut-être bien la plus cynique. Une meneuse de troupeau. Tous les jeunes du quartier accédaient à ses caprices et lui obéissaient au doigt et à l'œil, non seulement de par son rang parmi les plus âgés, mais surtout à cause de sa hardiesse. L'enfant précoce n'avait pas froid aux yeux, et elle n'hésitait pas à outrepasser les limites du permis, et même de l'honnête. Maryse préférait ne pas y songer. Son amitié pour la belle voisine s'avérait trop précieuse pour risquer de l'ébranler en portant des jugements négatifs sur ses agissements.

Ainsi, hier soir, Danielle avait clamé bien haut, devant la galerie de fillettes avides d'être choisies, avoir la permission d'en inviter une seule chez elle. Elle avait alors prétendu tirer au sort l'heureuse élue, non sans avoir glissé auparavant à l'oreille de Maryse qu'elle choisirait le numéro huit.

— J'écris un chiffre de un jusqu'à dix au creux de ma main. À vous de choisir. Celle qui tombera sur le bon numéro pourra venir passer l'après-midi chez nous.

Le «chez nous» de Danielle signifiait pour Maryse l'exclusivité, l'attention absolue de la fillette. Peut-être lui donnerait-elle la permission d'essayer sa nouvelle robe? Puis, il y aurait comme d'habitude un grand bol de *peanuts* salées et un verre de boisson gazeuse assurés, peut-être même une tablette de chocolat. Et si Danielle se sentait particulièrement généreuse, elle lui prêterait ses crayons de couleur Prismacolor. Rien que de penser à la série de quarante-huit crayons aux couleurs dégradées, rien que pour voir le rouge vif se fondre en bourgogne d'un crayon à l'autre, sans cassure ni rupture brutale de la couleur, puis passer petit à petit du mauve jusqu'au bleu nuit presque noir, rien que pour barbouiller de ces teintes de rêve les espaces blancs de son livre à colorier, Maryse se sentait prête à toutes les tricheries. Elle s'était empressée de crier la première son chiffre d'une voix inspirée pendant que les autres réfléchissaient.

— Huit!

Chacune des petites filles avait ingénument prononcé son choix, pleine d'espoir d'obtenir le privilège d'entrer dans la maison de Danielle Beaupré. Celle-ci avait ouvert sa main.

— Huit! C'est Maryse Loriault qui gagne! Viens, mon amie.

Elle avait passé son bras autour des épaules de l'enfant et elles avaient pivoté toutes les deux sans même un regard désolé pour les autres. Lise, Claire, Louise, Yolande venaient de cesser d'exister.

Maryse adorait l'odeur émanant du logis des Beaupré, une odeur un peu sucrée à laquelle se mêlait celle de la fumée de cigarettes. Chez elle aussi, dans sa maison située à trois portes de là, le tabac imprégnait le logement. S'y joignaient parfois les arômes de parquets cirés ou de navets cuisant sur le réchaud à gaz, ou encore le fumet javellisé de la lessive mouillée du lundi matin, suspendue dans le couloir, mais il manquait ce parfum enivrant, obsédant, s'échappant des nombreux flacons de madame Beaupré, disposés sur la commode de sa chambre. La mère de Maryse ne se parfumait pas comme celle de Danielle, et l'enfant soupçonnait la jolie dame de se badigeonner la peau plusieurs fois par jour, sans doute pour recevoir les nombreux oncles qui venaient la visiter.

Elle envoyait son amie d'être entourée de si nombreux personnages masculins qui la gratifiaient souvent d'un cadeau, un toutou, un jouet ou même de quelques pièces de monnaie en lui recommandant d'aller jouer dehors et de payer la traite à ses amis. Elle s'amenait alors au restaurant du coin, suivie d'une ribambelle d'enfants, et c'était la fête. On avait le droit de choisir ce qu'on voulait et il y en avait toujours assez pour tout le monde. Maryse hésitait parfois entre un *popsicle* à l'orange et un sac de chips à deux sous. Mais les boîtes de Cracker Jack contenant une surprise avaient souvent ses faveurs.

Hier, cependant, Danielle n'avait pas sorti ses crayons de couleur ni fait tourner un *record* d'Elvis Presley sur le nouveau *pick-up* de sa mère. *Love Me Tender, Are You Lonesome Tonight...* Maryse ne comprenait pas un traître mot de ces chansons, mais elle adorait écouter cette musique. Surtout quand Elvis chantait *Hound Dog* sur un rythme endiablé. Danielle se mettait alors à danser le rock-and-roll avec elle, entre le divan et la table du salon. Maryse riait tellement qu'elle en perdait le souffle. Mais hier, la jeune fille avait plutôt attiré l'enfant vers son étroite chambre, à l'autre bout de la maison.

— Assieds-toi sur mon lit, j'ai quelque chose à te montrer.

D'une main leste, Danielle avait repoussé le couvre-lit de chenille vert délavé, et découvert, sous son oreiller, une dizaine de bouteilles de vernis à ongles. Maryse avait étiré le cou, surprise.

— Où as-tu pris ça ?

— C'est un secret, ma chère. Quelle couleur préfères-tu ?

Il y en avait pour tous les goûts, du rouge carmin jusqu'au « naturel » transparent, en passant par la série des rouges et des roses, rose perlé, rose fuchsia, rose bonbon. Maryse opta pour le Pétale de Nacre, de la couleur du bouquet de fleurs artificielles qu'elle admirait tous les jours en se rendant à l'école, dans la vitrine du magasin de chapeaux situé au coin de la rue.

— Montre-moi tes doigts, je vais t'en étaler une couche. Pouah ! tu as les ongles sales !

Maryse avait aussitôt retiré sa main tendue. Oui, ses ongles semblaient malpropres. Elle se les lavait

pourtant, le soir avant de se coucher. La semaine dernière, quand l'infirmière de l'école lui avait donné son vaccin BCG sur la peau du dos, au niveau des reins, elle lui avait recommandé de se laver plus souvent. Maryse s'était sentie gênée de relever sa jupe et de lui montrer sa petite culotte, non parce qu'elle se trouvait quelque peu souillée, mais par simple pudeur. Ses compagnes attendaient en file dans le corridor avant de passer une à une dans le bureau de l'infirmière, et cela ne semblait nullement les incommoder. Mais elle, elle aurait voulu se sauver pour ne pas vivre ce moment. L'égratignure avec une aiguille ne l'apeurait nullement, contrairement aux autres, mais exposer le contour de ses fesses devant une pure étrangère lui demandait le plus grand des efforts.

L'infirmière s'était montrée indifférente, à peine gentille.

— Combien de fois par semaine te laves-tu, mon enfant?

— Une seule fois, car nous n'avons pas l'eau chaude chez nous. Le samedi, maman fait chauffer l'eau sur le poêle dans le *boiler* de cuivre, et nous prenons notre bain, mes frères et moi, à tour de rôle.

— Eh bien! cela ne me semble pas suffisant. Parles-en à ta maman.

L'infirmière avait-elle parlé trop fort? Le même jour, une élève de la classe, réputée pour sa malice, avait soulevé les cheveux de Maryse en s'exclamant :

— Ouache! Tu es sale dans le cou!

Maryse avait eu honte. À vrai dire, elle n'avait jamais songé à la propreté. Elle se lavait parce

que sa mère lui disait de temps à autre de se laver. Dorénavant, on ne l'y reprendrait plus. Depuis ce jour, elle se savonnait d'elle-même la figure, le cou, les pieds et les fesses dans l'eau glacée du lavabo de la salle de bain, tous les soirs.

— Viens, je vais te vernir les ongles quand même. Tu pourras les nettoyer quand le vernis aura séché.

La langue pincée entre les dents, Danielle avait minutieusement balayé, de son minuscule pinceau, chacun des ongles trop longs de Maryse. Émerveillée, Cendrillon se transformait soudainement en princesse sous le petit balai magique de la blonde fée.

— Qui t'a donné ces flacons, Danielle ?

— Ma mère. Elle ne s'en sert plus.

Danielle avait résolument planté ses yeux d'acier dans ceux de Maryse et avait soutenu son regard pendant un temps interminable. L'enfant, mal à l'aise, avait finalement baissé les yeux sans poursuivre son interrogatoire.

— Moi, ma mère ne porte pas de vernis à ongles. Ni de parfum. Ce n'est pas son genre. Je me demande si mon père aimerait cela...

— Écoute, Maryse, j'aurais un service à te demander.

En général, quand Danielle sollicitait un service, il s'agissait d'aller faire une course à sa place à l'épicerie du coin ou de rapporter un objet subtilisé à quelqu'un, soit un ballon, soit une paire de patins à roulettes.

— Je vais te confier un secret: je t'ai menti tantôt. Ces flacons n'appartiennent pas à ma mère. Je les ai «empruntés». Il me faut maintenant les rapporter.

— Quoi? Tu as emprunté tout ça? Mais à qui?

Danielle toussota légèrement et afficha un air satisfait en papillotant des yeux.

— À la voisine, à la mère de Lise, et à celle de Louise. Chez Claire, sur la rue Châteaubriand, j'en ai piqué deux sans que personne ne s'en aperçoive.

— Tu les as volés si je comprends bien!

— Bof... voler est un grand mot! T'inquiète pas, je vais les remettre! Je suis allée à confesse, hier, avec ma classe, pour le premier vendredi du mois. L'aumônier m'a demandé de les rapporter. Ça m'embarrasse un peu, tu comprends, s'il fallait que les gens me voient faire, ils me prendraient pour une voleuse!

— Et moi alors?

— Tu n'es pas coupable, tu pourras le jurer si on te le demande! Tu n'as qu'à répondre que tu rends simplement service à quelqu'un d'autre dont tu ne peux dévoiler le nom, car il s'agirait d'une médisance, voilà tout! Rien de plus facile: par exemple, tu vas jouer avec Lise dans sa maison et, mine de rien, tu déposes la bouteille de vernis dissimulée dans ta poche quelque part sur un meuble. Et voilà, ni vue ni connue!

— Pour Lise, ça peut aller, mais je n'entre jamais chez Claire, c'est ton amie, pas la mienne.

— Tu n'auras qu'à jeter le flacon par la fente où le facteur glisse ses lettres, et on n'en parle plus.

— Pourquoi devrais-je faire cela à ta place?

— Tu es ma meilleure amie, Maryse. Je t'aime et j'ai confiance en toi. Si tu veux venir encore chez nous, il faut prouver ton amitié. Tu ne peux pas me refuser ça. Et puis, je n'oserai pas aller communier si tout cela n'est pas réglé. Tu imagines, s'il fallait que je meure cette nuit, en état de péché ? Le prêtre m'a dit que voler constitue un péché très grave. J'irais directement en enfer par ta faute et je ne te reverrais jamais. Au lieu de cela, au fur et à mesure que tu rapporteras chacune des fioles, tu sauveras mon âme. Penses-y, Maryse, tu accompliras le salut de l'âme de ta meilleure amie.

La pauvre Maryse, incapable de flairer la manipulation, avait acquiescé sans protester davantage. En réalité, elle idolâtrait Danielle qui lui donnait l'attention dont elle avait besoin et qu'elle ne trouvait pas ailleurs. Bien sûr, pour le ménage, le lavage, la préparation des repas, la tenue de la maison, sa mère se montrait parfaite, mais les petites attentions chaleureuses n'étaient pas son fort. Les « ma chouette » ou « mon trésor » ne pleuvaient pas dans la vie de Maryse Loriault.

Il faut dire que Germaine Loriault en avait gros sur les épaules, la plupart du temps seule pour élever ses trois enfants. Elle voulait bien, devant l'entourage, brandir toutes les excuses au monde pour sauver la face et expliquer les absences trop fréquentes de son mari, mais, à la vérité, elle en bavait plus souvent qu'à son tour. Les retours de Raoul, entre deux escapades et la plupart du temps en boisson, déclenchaient ses cris de protestation et des disputes à n'en plus finir. Maryse n'avait alors qu'une idée en tête : se sauver, s'enfuir de chez elle

pour aller n'importe où, dans un ailleurs mal défini mais certainement plus sécurisant. L'enfant se sentait plus détendue dans la rue, à l'école, à l'église ou chez Danielle que dans sa propre demeure.

Les deux frères de Maryse, quant à eux, ne semblaient pas souffrir outre mesure des querelles parentales, élevés en véritables petits princes par leur mère, et totalement ignorés par leur père. Plus âgés que leur sœur, ils poursuivaient vaille que vaille leurs études, l'un au secondaire, l'autre au collège classique. On ne voyait plus guère l'aîné, Louis, sauf à l'occasion des vacances, monsieur le curé, dans l'espoir de le diriger vers le sacerdoce, ayant investi dans les études du jeune homme depuis l'année précédente. Jean-Marc, quant à lui, accusait un certain retard dans son cheminement scolaire. Lunatique et parfaitement désintéressé, il se trouvait en train de redoubler sa première année de secondaire. Avant longtemps, Maryse le rejoindrait et le dépasserait assurément.

La fillette adorait l'école. L'imposant édifice de pierres grises dressant sa croix au-dessus de la rue Mont-Royal représentait pour elle son deuxième foyer, sinon le plus important. La petite fille de onze ans, simple et plutôt enjouée, y trouvait un peu de chaleur humaine grâce à la présence de ses compagnes de classe, mais surtout dans l'affection et les signes d'attachement que lui prodiguaient la plupart des religieuses de l'école.

Mais il arrivait que, pour cette raison, on traite de chouchou cette élève modèle adorée par son professeur, sœur Marie de Sainte-Appoline-de-la-Croix. On l'enviait pour les petites responsabilités qui lui

étaient confiées, on jalousait ses bonnes notes et ses bulletins impeccables, on la traitait de « mangeuse de balustre » à cause de sa piété, on lui avait même reproché méchamment sa malpropreté. Malgré cela, l'enfant devenue plutôt solitaire réussissait, par ses succès scolaires, sa ferveur religieuse et la fidélité de quelques compagnes, à combler les besoins essentiels à son estime de soi. Quant à la tendresse, elle trouvait son épanchement dans sa relation d'amitié inconditionnelle pour Danielle, sa voisine et consœur de classe de deux ans son aînée, qui jouait à la fois le rôle d'amie, de sœur, de modèle et de confidente.

* * *

Maryse mit deux jours à rendre chacune des fioles de vernis à ongles. La remise de la dernière s'avéra la plus difficile. La mère de Lise, en répondant au coup de sonnette, annonça que sa fille se trouvait retenue au lit par une forte fièvre. Maryse tournait et retournait le flacon au fond de sa poche. Tant pis ! Elle se contenterait de le jeter dans la fente de la porte, une fois celle-ci refermée. Hélas, elle n'attendit pas suffisamment longtemps, et la femme entendit tomber sur le parquet le colis qu'elle s'empressa de déballer. Elle ouvrit de nouveau avec fureur.

— Eh ! toi ! reviens ici, espèce de voleuse !

Maryse s'arrêta net, paralysée de frayeur.

— C'est toi qui avais pris mon vernis à ongles ! Je le cherche depuis une semaine ! Je vais avertir ta mère, elle va savoir que sa fille s'en va directement vers la délinquance et qu'il serait grand temps d'y voir ! Je ne veux plus te voir jouer avec Lise, sale petite garce ! Va-t'en, sinon je t'étripe !

La femme claqua la porte, et Maryse se mit à courir à toutes jambes, retenant ses sanglots. Elle se dirigea vers l'église située en face de l'école. Tant et tant de fois, elle avait trouvé refuge dans le silence du lieu saint, agenouillée devant l'ostensoir portant l'hostie consacrée et exposée sur l'autel vingt-quatre heures sur vingt-quatre. « Dans notre paroisse Notre-Dame-du-Saint-Sacrement, disait sœur Sainte-Appoline, Jésus reste prisonnier de l'hostie. Il nous attend, constamment présent sur l'autel, prêt à nous accueillir. » Dans la petite galette de pain blanc, placée au centre des longues tiges dorées brillant comme des rayons de soleil, habitait l'unique et véritable ami de Maryse, le seul confident de tous ses états d'âme.

Vous le savez bien, mon Dieu, que je n'ai rien fait de mal. La mère de Lise a menti, je ne suis pas une voleuse. Je voulais juste protéger mon amie Danielle de l'enfer, rien de plus ! Ah ! Seigneur ! je vous en prie, aidez-moi !

Seule dans le temple et assise au bord du deuxième banc, elle regardait un vieil homme en soutane et surplis de dentelle, prosterné dans le sanctuaire. Il semblait plongé dans une méditation profonde. À l'instar des autres membres de sa communauté, il venait, à tour de rôle, vénérer le Saint Sacrement. « Adoration perpétuelle », avait expliqué la religieuse. Maryse se prenait parfois à envier ces êtres vivant uniquement pour leur foi et habitant en permanence dans la maison de Dieu, loin de toute oppression, dans le calme et la quiétude. Un jour, son grand frère Louis deviendrait prêtre, lui aussi,

et elle le jalousait secrètement, se demandant pourquoi on ne permettait pas aux femmes d'épouser le sacerdoce.

Ici, au moins, mon Dieu, je me sens bien. Dans ton église, il ne peut rien m'arriver de malheureux ou de difficile, et je me trouve loin des disputes de mes parents.

Dans la pénombre vacillait la lueur des lampions, bleus du côté de Notre-Dame, patronne de cette paroisse, et rouges devant la statue de saint Joseph, à l'autre extrémité du chœur. Maryse porta un long regard sur les centaines de petites lumières, symboles de vie et d'espoir, recherchant inconsciemment une clarté douce et chaleureuse, réconfortante, dans l'espace désert de sa vie d'enfant esseulée, délaissée par un père indifférent, ignorée par une mère trop occupée.

Devant elle, rigide sous les plis de sa robe, la Vierge présentait son bébé tenant lui-même un ostensor à bout de bras. Mais le Fils de Dieu ne regardait pas Maryse, il fixait l'univers d'un regard de plâtre, vide et impassible.